

Bulletin météorologique.

Washington, 28 octobre. — In-
dication pour la Louisiane.—Temps
beau; plus chaud dans la partie
est; légers vents variables.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Un Poète, suite et fin, J. Gentil.
La saur ainée.
Le Sauteriau.
La Manne des Hébreux.
En Manauvres.
Le Socialisme, suite, Yan de Lesca
Fleurs: Ceurs, poésie, Constant
Beavais.
A Jérusalem, poésie, J. G.
Un été à la Grand'île, feuilleton.
Mondanités, Chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de
New York, enverra gratuitement à
quiconque lui en fera la demande,
un livre renfermant les portraits de
tous les personnages éminents de
notre époque. Voir l'adresse de la
maison dans une annonce que nous
publions plus loin.

La santé du colonel Bryan.

Savannah, Georgie, 28 octobre
—L'état du colonel William J.
Bryan, malade depuis son arrivée
à Savannah, s'est beaucoup amé-
lioré. Il a reçu de nombreux vi-
siteurs aujourd'hui. Le médecin
dit que le colonel souffre d'une
légère attaque de typhoïde.

L'ABELLE

—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

- Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$12.00. Un an \$6.00. 6 mois \$3.00. 3 mois \$1.50.
Pour le Mexique, le Canada et l'Etran-
ger, port compris :
\$15.00. Un an \$7.50. 6 mois \$3.75. 3 mois \$1.87.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$2.00. Un an \$10.00. 6 mois \$5.00. 4 mois \$3.00.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de
chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre
édition quotidienne, nos abonnés y ont don-
né droit. Les personnes qui veulent s'y abon-
ner, s'adresser aux marchands.
Nos agents peuvent faire leurs visites
par MANDATS-POSTAUX ou par
RAITES SUR EXPRESS.

L'IMBROGLIO DE FASHODA.

C'est vers l'Afrique Orientale,
sur Fashoda, que sont aujourd'hui
dirigées toutes les attentions.
Tout le monde sait que le
major Marchand y est installé,
au nom de la France: il en est,
en réalité, le premier occupant.
C'est un droit que la Grande
Bretagne ne lui reconnaît pas, et
elle demande qu'avant tout, il
s'en retire et laisse la place libre.
Pas d'entente possible entre elle
et la France, tant que le major
y restera. La conséquence natu-
relle, forcée de cette préten-
tion, justifiée ou non, de l'Angle-
terre, c'est que le major ou, si
l'on veut, le gouvernement fran-
çais, est un intrus, un envahis-
seur, qu'elle doit immédiatement
chasser de la place qu'il occupe
indûment.

Il n'y a pas d'autre conclusion
à tirer de la déclaration de la
Grande-Bretagne. S'il s'agissait
d'une puissance faible, on ne lui
laisserait même pas vingt-quatre
heures de répit; on lancerait
contre elle les troupes anglo-
égyptiennes et, d'une seule pou-
sée, on la rejetterait en arrière,
dans l'Afrique Centrale.

L'opération est facile, le ma-
jor Marchand n'ayant pas de forces
imposantes à sa disposition; il
n'a, pour le soutenir, que l'en-
tourage ordinaire d'un explora-
teur.

Si nous en croyons les dé-
pêches que nous avons reçues, hier,
l'Angleterre veut traiter le ma-
jor Marchand avec courtoisie,
comme un hôte à qui l'on fait bon
accueil, à qui l'on prodigue les
sourires, tout en lui faisant
comprendre qu'il lui faut dé-
guerpir au plus vite.

L'EXPOSITION DE 1900.

L'administration centrale rus-
se du génie a élaboré le program-
me suivant de participation à
l'Exposition de 1900:
Des sections seront organi-
sées à l'Exposition de Paris par
les circonscriptions militaires de
Saint-Petersbourg, Vilna, Var-
sovie et du Caucase, par le par-
c d'étude de l'aéronautique, l'Acadé-
mie technique militaire, l'Acadé-
mie Nicholas du génie, les bri-
gades des chemins de fer et des
sapeurs, l'administration du gé-
nie des forts de Cronstadt, le dé-
pôt central du génie, le pavil-
lon de moulage et de photogra-
phie de l'administration centrale
du génie.
Parmi les objets exposés, on
remarquera surtout un modèle
du monument de la Gloire de
Saint-Petersbourg, un modèle de
l'éclairage électrique du Krem-
lin, pendant les fêtes du couron-
nement de Nicolas II, des modè-
les des positions militaires de
Plevna et de Schipka, ainsi que

du siège de Sébastopol, des al-
bums de travaux des élèves de
l'Ecole et de l'Académie du gé-
nie, des modèles, photographies
et dessins de différentes cons-
tructions, des échantillons de ma-
tériaux, instruments et appareils
à l'usage du génie.

ILES DU SALUT.

Iles de la Guyane française. Ces
îles, situées à la hauteur de la ri-
vière de Kourou, à 7 milles en-
mer et à 27 milles N.-N.-O. de
Cayenne, sont au nombre de trois:
l'île Royale, de 4 à 5 milles de
longueur, située par 5 deg. 16' 10"
de latit. N. et 54 deg. 52' 30"
de longit. O.; l'île Saint Joseph et
l'île du Diable, chacune d'une
étendue de 3 milles environ. Tou-
tes trois sont boisées, d'un aspect
riant et ne sont séparées que par
un étroit chenal. Elles servent
de lieu de dépôt pour les transpor-
ts à leur arrivée dans les eaux
de la colonie. Les navires que leur
tirant d'eau ne permet pas de
conduire à Cayenne trouvent là un
ancre sûr, à portée de toutes
les communications.—(Larousse.)

L'Anthropométrie en Turquie.

Il y a quelque temps, que le
ministre de la police turque
avait fait demander à la pré-
fecture de police française si elle
voyait pas d'inconvénients à la
faire bénéficier du système de
M. Bertillon. La préfecture
ayant favorablement répondu à
cette demande, des locaux spé-
ciaux furent installés dans la
prison de Stamboul, et l'admini-
stration française poussa l'o-
bligence jusqu'à promettre d'en-
voyer en Turquie un de ses fonc-
tionnaires.

On a même dit que ce fonc-
tionnaire était M. Berthelot,
commissaire de police du quar-
tier de la Sorbonne. C'était une
erreur. M. Berthelot, il est vrai,
vient de faire un court séjour à
Constantinople, mais son voyage
fut un voyage d'agrément.

Et c'est pour cela, sans doute,
que l'aimable magistrat a pu
donner brièvement, ses impres-
sions à un chroniqueur pa-
risien:

—J'ai été, ou plutôt nous avons
été—car mon ami, M. Ducrocq,
officier de paix, m'accompagnait
admirablement bien régu-
lément. Elle lui fait, au contraire,
bonne mine, tout en espérant
que la nécessité le forcera à quit-
ter les lieux. Il est impossible
que cette comédie dure long-
temps; il faut qu'elle ait un dé-
nouement qui ne peut se faire
attendre.

Lecture d'une lettre du général Gonze à la Cour de Cassation.

Paris, France, 28 octobre.—Au
cours de l'audience d'aujourd'hui
le rapporteur Bard a donné lecture
d'une lettre au Président de la
Cour dans laquelle le général
Gonze dit:
Je viens d'apprendre l'existence
d'un mémoire présenté à la Cour
hier, mémoire dans lequel Pic-
quart m'accuse d'un acte déshono-
rant. Je n'avais jamais entendu par-
ler de ce mémoire auparavant, et je
tiens à démentir formellement les
allégations de Picquart. Je con-
sidère ma parole de plus grande
valeur que celle d'un homme em-
prisonné sous le coup d'une accu-
sation de faux.

L'empereur d'Allemagne et ses sujets catholiques.

Haifa, Palestine, 27 octobre.—
Délai dans la transmission.—Ré-
pondant hier à une adresse de
bienvenue prononcée au nom des
catholiques allemands de la Pres-
tine l'empereur Guillaume a dit
qu'il était heureux de saisir l'oc-
casion de déclarer une fois pour
toutes que tous ses sujets catho-
liques pouvaient toujours être cer-
tains de sa protection impériale
quand et où elle serait nécessaire.

DERNIERE HEURE.

Les journaux de Londres et la question de Fashoda.

Pressé Associé.
Londres, 29 octobre.—Dans leurs
éditoriaux les journaux de matin
considèrent le départ du major
Marchand de Fashoda pour Khartoum
comme l'indication du fait
que la France cède sur la question
spécifique de la controverse.

On prétend que le major Mar-
chand poussera jusqu'au Caire afin
de se mettre directement en com-
munication avec le gouvernement
français, et qu'à son arrivée dans
cette ville il exposera à Paris l'im-
possibilité de rester à Fashoda dans
les conditions actuelles et deman-
dera l'autorisation de se retirer
avec son expédition.

Le premier membre du cabinet
qui ait parlé en public depuis la
séance de jeudi est lord Balfour de
Burleigh, secrétaire permanent de
l'Ecocse.

S'adressant hier soir à une as-
semblée à Cala Shields, Ecosse, il
a déclaré que la politique établie du
gouvernement anglais était que la
vallée du Nil fût territoire égyptien.

Le baron de Courcel, ambassa-
deur de France, a eu une autre lon-
gue entrevue avec Sir Thomas San-
gerson, sous-secrétaire permanent
aux affaires étrangères. Il n'est pas
douteux que des questions impor-
tantes aient été discutées.

Le bruit a couru hier soir sur les
boulevards de Paris que le major
Marchand serait appelé de Fashoda,
mais d'aucun côté de la Manche,
certains pas de ce côté-ci, on
n'a pris au sérieux la rumeur de la
proclamation par l'Angleterre d'un
protectorat sur l'Egypte.

Le correspondant du "Standard"
à Paris dit:
Je peux affirmer, sous une excel-
lente autorité, que le major Mar-
chand a quitté Fashoda de sa pro-
pre initiative, mais qu'il deman-
de la permission de ramener son
expédition parce que ses hommes
meurent de maladie et de faim.

Le correspondant spécial du
"Daily News" à Oudrman télégra-
phie:
J'ai des raisons de croire que le
major Marchand attend des ins-
tructions pour ramener la mission
française de Fashoda.

Le correspondant du "Times" à
Paris dit:
Si le gouvernement français or-
donne au major Marchand de quit-
ter Fashoda il refusera d'entamer
ultrairement des négociations,
préférant laisser la question en-
tièrement ouverte en attendant une
occasion plus favorable de la rou-
vrir.

Envoi de troupes à Manille.

San Francisco, Californie, 28 oc-
tobre.—Le transport américain
Ohio est prêt à prendre la mer.
Il partira probablement demain
matin pour Manille.

L'indemnité McCord.

Lima, Pérou, 28 octobre, par
voie de Galveston.—Le gouverne-
ment péruvien a demandé au Con-
grès un crédit de \$40,000 pour le
paiement de l'indemnité accordée
à Victor H. Mac Cord, agent con-
sulaire des Etats-Unis à Arequipa,
Pérou, en 1885, pour emprisonne-
ment pendant les troubles révolu-
tionnaires. Cette indemnité a été
fixée par le président de la Cour
Suprême du Canada, choisi com-
me arbitre.

Accident à la Nouvelle-Ibérie.

Dépêche spéciale à l'Abelle.
La Nouvelle-Ibérie, Louisiane, 28
octobre.—François Segura, un jeune
garçon de quatorze ans, est tombé
d'un cheval emporté et s'est tué.

Exécution à Winsboro.

Winsboro, Louisiane, 28 octobre
—Gus. Grumble, un nègre, a été
pendu aujourd'hui pour l'assassinat
d'une femme commisé en mars
dernier.
C'est la seconde exécution légale
dans la paroisse cette année.

A MANZANILLO.

Manzanillo, Cuba, 28 octobre.—
La canonnière américaine Hist est
arrivée ce soir à Manzanillo avec
le général Leonard Wood, com-
mandant du département militaire
de Santiago, et le lieutenant Mat-
thew Hanna. Au débarcadère, le
général Wood a été reçu par le co-
lonel Pettit et son adjutant,
puis par le régiment.

Le général a visité la caserne,
les hôpitaux, les palais, la douane
et l'hôtel des postes.

Dans un rapport le colonel Pettit
dit que le général cubain Rios fait
apparemment des efforts pour pré-
venir le licenciement de ses trou-
pes.

Le commandant cubain désire
que les planteurs sucriers de la
région établissent le nombre
d'hommes qu'ils peuvent em-
ployer, et leur garantir le nom-
bre demandé à condition que des
soldats soient seuls employés.

Les planteurs refusent un nime-
ment. Ils considèrent qu'un tel
arrangement constituerait le pire
des syndicats et tendrait à main-
tenir l'organisation militaire cu-
baine, dont les planteurs, dans
l'intérêt de l'île, désirent la sup-
pression. Dans leur opinion il
serait préférable de rester inoc-
cups.

Amusements.

Théâtre St-Charles.

La foule continue à envahir,
tous les jours, l'après-midi et le
soir, le théâtre de M. Hopkins.
On applaudit, non seulement la
pièce "Our Boys", mais aussi et surtout
les danses éblouissantes de la Pa-
pinta, les chansonnettes de Pete
Baker, les drôleries de DeHaven et
Maie, les tours d'adresse de N.
Downs et les vues si intéressantes
du biographe.

Tulane et Crescent Theatres.

Grâce aux théâtres Tulane et
Crescent, le joli square qui fait le
coin des rues Commune et Baronne,
est extraordinairement fréquenté
les soirs.

Le major Marchand à Khartoum.

Le Caire, Egypte, 28 octobre.—
Le major Marchand a quitté Fa-
shoda dimanche et est arrivé ce
matin à Khartoum. Il partira
demain pour le Caire.

Lettres de Dreyfus.

Paris, France, 28 octobre.—Ar-
jourd'hui à la Cour de Cassation les
procédures n'ont produit aucune
sensation.

Une certaine émotion a été cau-
sée par la lecture de lettres pathé-
tiques de Dreyfus.

Un point significatif est la révé-
lation du fait que le général de
Boisdeffre a donné l'ordre, après
qu'on eût supposé clore l'affaire
Dreyfus, de brûler le dossier con-
tenant le bordereau, et a exprimé sa
surprise en découvrant ensuite que
ses ordres n'avaient pas été exécu-
tés.

Jusqu'à présent le ministère de
la guerre n'a pas été représenté
dans les procédures, et il y a tou-
jours peu d'espoir de la communi-
cation du dossier secret, surtout si
M. Dupuy, ce qui toutefois semble
quelque peu douteux, réussit à for-
mer un cabinet.

M. Dupuy était président du con-
seil pendant le procès de Dreyfus,
et son retour au pouvoir réjouit les
anti-Dreyfusistes, qui y voient
l'indication du fait que le président
Faure éprouve une plus grande
sympathie pour l'armée que pour la
déclaration de la vérité.

On affirme que le beau-père de
Dreyfus a reçu une lettre écrite de
la main du prisonnier. Il ne rece-
vait autrefois que des copies. Le
changement est considéré comme
favorable.



Arrivée de M. Charley.

Nous avons reçu, hier, la très
agréable visite de M. Charley, le
directeur de la grande troupe d'o-
péra qui, va nous arriver de Paris
et qui à l'heure où paraîtront ces
lignes, voguera en pleine mer. Il
était accompagné de ses deux prin-
cipaux aides de camp, MM. R. Landry
et Nippert.

M. Charley est en excellente san-
té et en très belle humeur, ayant
toujours cette activité habile et
féconde que tout le monde se plai-
sant à lui reconnaître, il y a deux
ans.

Il est plein de foi dans l'avenir
et de confiance dans la population.
Il est enchanté de sa troupe et il en
parle avec une fierté bien légitime,
car elle est remarquablement bien
composée et le niveau en est un
peu plus élevé.

Les propriétaires de l'Opéra en
ont été vivement frappés et pour
lui prouver en quelle estime ils
le tiennent et combien ils apprécient
ses généreux efforts, ils ont fait ré-
parer l'édifice, à l'extérieur comme
à l'intérieur. A l'heure qu'il est,
l'Opéra français ressemble à un
théâtre nouvellement construit.
C'est presque à une résurrection des
glories d'autrefois que nous assis-
tons.

La direction a fait plus que son
devoir: les propriétaires ont fait le
leur. C'est maintenant le tour du
public; il ne voudra certainement
pas rester en arrière et saura sou-
tenir cette belle exploitation, cette
magnifique troupe qui, depuis bien
des années, n'a pas eu sa pareille
à la Nouvelle-Orléans.

La commission d'enquête à Chattanooga.

Chickamauga, Parc National, 28
octobre.—Le comité d'enquête sur
la guerre est arrivé, ce matin, à
Chattanooga; il a immédiatement
commencé l'inspection de
l'emplacement du Camp Thomas,
qui est à peu près abandonné à
l'heure qu'il est.

Les commissaires ont fait leur
inspection, accompagnés du général
Boynton, qui a le commandement
de ce camp. Le général les a aidés
dans leur travail, au moyen de car-
tes dressées sur les lieux.

Le camp établi dans le Sud
ont donné au général Dodge l'oc-
casion d'envoyer au secrétaire de la
société de l'Armée du Tennessee
qui siège à Toledo, un très intéres-
sant télégramme.

"Ce qui se passe, ici, me rappelle
l'hiver de 1863 et 64, alors que notre
armée du Tennessee occupait le
même terrain.

La situation a prodigieusement
changé, surtout quand on se rap-
pelle que le général Joseph Wheeler,
qui commande maintenant un
corps, était alors un général confé-
déré.

Il occupait alors le pays au sud
du Tennessee, tandis que nous
étions campés au nord de la ri-
vière.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by
MILLIONS of MOTHERS for their CHILD-
REN WHILE TROUBLED WITH FEVER,
COLIC, DIARRHOEA, AND ALL THE
DIFFICULTIES OF INFANCY. IT SOOTHES THE
GUMS, SOFTENS THE STOMACH, AND IS THE
BEST REMEDY FOR DIARRHOEA. Sold by
Druggists in every part of the world. Be sure and get
Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and
not any other kind. Twenty cents a bottle.

esse. Il était vraiment beau, beau
d'audace, de franchise et de force.
Et Laura, malgré son insensibi-
lité affectée, Laura sentit un
frisson passer en elle...
Du reste, à cet instant, une
idée lui était venue, l'idée de se
servir de nouveau de cet homme
énergique et fort, auquel elle
pouvait tout demander.
Elle se leva et lui tendit la
main, avec dans les yeux une
lueur qui transporta le mal-
heureux d'Albane.
—Je suis toujours prête, dit-
elle, à tenir ma promesse.
L'italien tressaillit violem-
ment.
—A m'épouser!
—Oui... je n'ai qu'une pa-
role.
D'Albane n'en croyait pas ses
oreilles.
—M'épouser, moi, toi! Tu ne
veux pas rire de moi?
—Je n'ai jamais été plus série-
seuse, répondit d'une voix gra-
ve Mme de Pompéry.
D'Albane, éperdu, insensé de
soulèvement, jeta en l'air son cha-
peau et cria:
—Evviva l'Italia!
Un geste de la comtesse cal-
ma un peu cet enthousiasme.
—Oui, dit-elle, je t'épouserai,
à moins que tu ne sois engagé,
je le tant attendre...
—Quoi?
—D'abord que je le puisse...
Je ne suis veuve que depuis

quelques jours.
—Bon.
—Puis que tu aies une posi-
tion...
—Une position? N'est-tu pas ri-
che? s'écria vivement l'italien.
—Ce n'est pas cela que je veux
dire... Mais la comtesse de
Pompéry ne peut pas se marier à
d'Albane, l'ancien forçat.
—Alors? fit le pauvre amou-
reux décontenancé.
—Alors il faut attendre que tu
sois devenu un autre homme.
D'ailleurs si on savait que tu es
ici, on te rattrairait de nouveau et
on te reconduirait en Italie. Il
faut avant tout faire peau neuve.
—Change de nom... devenir
un gentilhomme digne de moi...
Je t'apprendrai à te tenir à mar-
cher, à t'habiller... Et on ne sa-
ra pas surpris, quand on te verra
élegant beau, distingué, que la
comtesse de Pompéry ait eu pour
toi un caprice... et on ne se
sétonnera pas de notre mariage,
qui serait impossible aujourd'hui.
D'Albane écoutait ébahi, plein
de rêves, ne sachant pas trop si
on parlait sérieusement ou si on
ne se moquait pas de lui.
Lui le mari de la comtesse!
Riche! Estimé!...
Il se rappelait les contes de
fées dont on avait bercé son en-
fance et se figurait être le mari
de quelque songe.
Le pauvre garçon était noué
comme un enfant.
Il jeta sur la comtesse des
yeux pleins de stupefaction et

d'amour.
—Alors, s'écria-t-il, tu m'ai-
mes donc?
—Et pourquoi ne t'aimerais-
je pas? Tu es jeune, beau!
—Tu ne m'aurais pas oublié?
—Je ne t'ai jamais oublié...
—Mais tout à l'heure?...
—Quoi?
—Tu ne voulais pas me revoir,
j'ai entendu.
—Je voulais me défendre contre
toi, contre ton amour. Ce
n'est jamais agréable pour une
femme dans ma position d'aimer
un homme qui sort des galères,
qu'on peut arrêter de nouveau
demain, dont à tout instant on
peut être séparé. Mais quand
tu seras devenu un autre hom-
me... quand on ne saura pas
que sous le nom que je vais te
trouver se dissimule d'Albane le
forçat... Personne ne sait que
tu es à Paris?
—Personne... répondit l'Ita-
lien, qui, avec son imagination
vive, se voyait déjà le mari eu-
vié de Mme de Pompéry.
—Personne ne t'a rencontré,
n'est-ce pas?
—Personne, sauf un ancien
danseur de la Scala.
—Zéphyrino? demanda Lau-
ra.
—Oui, Zéphyrino. Il habite
Paris. Mais de lui, je n'ai rien
à craindre... C'est un ami. Et
il m'a juré qu'il garderait le si-
lence.
—Même toi de Zéphyrino, dit
la comtesse.

—Pourquoi?
—Parce qu'il te trahira.
D'Albane sera les poings et un
éclair fauve brilla dans ses
yeux sombres.
—Oh! si je savais cela!...
—Quand tu es entré chez moi,
Zéphyrino en sortait... Il était
venu me dire qu'il t'avait vu.
C'est pour cela que je donnais
des ordres.
—Les ordres de ne pas me re-
cevoir!
—Oui.
L'italien semblait ne plus en-
tendre.
Il allait et venait par le salon,
en proie à une agitation extrê-
me.
—Zéphyrino me trahira! après
m'avoir juré... juré sur la tête
de sa fille! Oh! je le tuerais!
—Tu vois, dit la comtesse avec
un sourire plein de malice, qu'il
ne faut pas se fier à tout le mon-
de.
—Ce n'est pas, s'écria violem-
ment d'Albane, ce n'est pas Zé-
phyrino qui me dénoncera, car il
sera mort demain!
Et il fit le geste de frapper.
La comtesse se félicita de sa
ruse et dit:
—Ce n'est pas moi qui le pleu-
rerai!
—Tu lui en veux aussi?
—Il est venu ici me menacer
de me dénoncer.
—Toi?
—Moi.
—C'est vrai, il m'a dit que le
poignard... C'est lui qui me

gardé les jours s'écoulaient, sem-
blables. De temps en temps on
venait l'extraire de son cachot
pour le conduire chez le juge
d'instruction et il traversait les
couloirs du Palais, la tête basse,
les menottes aux mains, comme
un criminel. Il avait considéra-
blement pâli et maigri et si l'i-
dée du sacrifice qu'il accomplis-
sait pour sauver la femme aimée
n'avait soutenu, il serait sans
doute mort à la peine. Avoir
été si brusquement retranché du
monde où il vivait, où il était
choyé, fêté, se trouver sous le
coup d'une accusation infâme
dont il ne pouvait se laver sans
compromettre, sans perdre l'hon-
neur de l'adorée, n'était-ce pas
la torture la plus horrible qui
pût se présenter à l'imagination
humaine? — Que devait-on pen-
ser de lui? — Qu'en devait-on
dire? — Comment expliquait-on
son crime? Car on devait le
croire coupable. Les journaux
avaient publié les détails de
son arrestation, jeter aux quatre
vents de la publicité son nom ta-
ché de sang et de honte... Et
sa mère! Il ne l'avait plus re-
vue. Avait-elle fait près de Li-
liane la démarche dont il l'avait
chargée? — Qu'avait répondu la
jeune femme? Avait-elle ac-
cepté sans révolte son immola-
tion? — Oui, sans doute, car au-
cune révélation ne s'était produi-
te. Au fond de l'âme, il désirait
que Liliane ne protestât pas...
Mais en même temps si elle se

taisait, c'était donc qu'elle ne
l'aimait pas autant qu'il se l'é-
tait imaginé, plus que son hon-
neur, plus que son enfant, plus
que tout, comme lui!... Il était
heureux qu'elle restât indenne,
mais en même temps il avait
une désillusion de voir qu'elle ne
faisait pas tout pour l'arracher à
son misérable sort... Paul ne
savait rien, en effet, ne pouvait
rien savoir de ce qui s'était pas-
sé entre sa mère et Liliane.
Maintenant au secret le plus abso-
lu, il ignorait tout... aucun
bruit ne parvenait jusqu'à lui...
et sa mère n'était pas revenue...
Cette incertitude où il était du
sort de tout ce qui lui était cher
n'était pas pour lui le moindre
de ses supplices... Ah! les
heures terribles que s'écoulaient,
lentes, monotones, sans un apai-
sement, sans une distraction, en-
tre les murs nus, froids de sa
cellule! — Ce qu'il aurait donné
pour pouvoir, ne fût-ce qu'un
instant, causer avec quelqu'un
qui lui apportât des nouvelles
du dehors!

[A continuer]